

Robert Stefinger

# Futur décomposé



# *Futur décomposé*



Robert Stefinger

# Futur décomposé

Éditions EDILIVRE APARIS  
75008 Paris – 2010

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : [actualites@edilivre.com](mailto:actualites@edilivre.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4167-6

Dépôt légal : Octobre 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

## EN GUISE DE PROLOGUE

A la lecture de ce livre, beaucoup ne verront qu'une simple fiction. Pourtant, lorsque nous levons les yeux vers le ciel pour contempler la simple apparence d'une infime partie des espaces cosmiques, rares sont ceux qui peuvent imaginer des galaxies entières qui se « heurtent » avec la disparition soudaine, inéluctable, de milliards de soleils et d'autant de cortèges planétaires. Comment posséder la notion de ces répercussions indescriptibles de super novae, explosant avec une insoutenable clarté étendue sur des années-lumière, tout en provoquant des collisions sans nombre, un peu à la manière de ces boules du billard américain dont une seule est dirigée par le joueur pour culbuter les autres ?

Qui peut se rendre compte de la fantastique quantité de matière absorbée par un trou noir ? Et des multiples conséquences des ondes gravitationnelles, des « lignes » d'Univers où des lois de l'attraction ?

Alors qu'en est-il du simple caillou égaré dans un système ? Même pas l'importance d'un grain de poussière ! Sauf, bien entendu en ce qui concerne le système lui-même...

De temps à autre, des astrophysiciens lancent un cri d'alarme en découvrant tel ou tel astéroïde brusquement surgi des tréfonds. Considérant qu'un objet de ce genre a parfois un diamètre de quelques cinq kilomètres, comme Gaspra, une rencontre avec la terre ressemblerait, par son ampleur, au gigantesque bouleversement qui vit la disparition des dinosaures ! C'est le scénario le plus logique pour cette période frontière entre le Crétacé et le Paléocène, dite C-P. L'Iridium semble trop réparti sur terre pour qu'on puisse déceler un effet de proximité, mais le phénomène de subduction, ou disparition par chevauchement des plaques océaniques, a englouti près de la moitié des fonds marins qui existaient à la fin du Crétacé. Des vestiges demeurent cependant vers le golfe du Mexique avec, entre autres, les sphérules de feldspath dont la richesse en potassium est identifiée à un minéral de haute température, la sanidine.

Un seul et même cataclysme durant cette période a bouleversé toute la biosphère avec la 29<sup>e</sup> polarité magnétique inverse d'une durée de 5 à 6 000 ans.

Parmi les 5 000 astéroïdes qui orbitent dans notre système solaire, 200 sont classés comme étant « potentiellement dangereux » et 25 % de ceux-ci finiront, selon un rapport de la Nasa établi en janvier 1993, par nous heurter. « Toutatis » aujourd'hui décrit une ellipse pratiquement confondue avec notre plan orbital.

Il existe des millions de petits corps trop peu lumineux pour être identifiés. L'astéroïde « Hathor » était passé à 1,2 million de Kms en octobre 1976, la comète « Lexell » à 2,3 millions de Kms en juillet 1970. Si cet astéroïde s'était effectivement trouvé sur une trajectoire de collision, sa vitesse relative aurait

atteint environ 56.000 km/h et son impact aurait dégagé une énergie de 500 à 2 000 mégatonnes de TNT. Ce qui n'aurait été qu'un moindre mal. Nos couches atmosphériques, en effet, offrent une barrière suffisante pour de petits « cailloux » mais ce freinage ne joue pas suffisamment à l'encontre de projectiles plus volumineux.

Nous ne considérons que l'incidence d'événements intra-système alors que rien n'empêche un corps étranger de venir nous perturber.

Si l'on considère la masse d'une étoile à neutron ou pulsar, soit au moins 4 fois celle du soleil, une vitesse variant entre 40 et 80 km/s, avec un diamètre de 10 Kms, ce serait la pulvérisation absolue ! Ceci bien que le pulsar baptisé PSR 2224+5, situé à 6 000 années-lumière de la terre, file, lui, à la vitesse de 800 Km/s !

Une commission internationale d'experts, peu connue d'ailleurs, a bien mis en place la « Spaceguard survey » à l'initiative de la Nasa, pour en arriver à la conclusion qu'aucun armement actuel ne serait capable d'éviter la collision si la nature de l'objet est trop importante. Résultat identique par le SDIO (Space Defense Initiative Organisation) qui envisage en conséquence l'anti-matière avec une mise en place à long terme, soit une décennie.

Examen d'une telle hypothèse :

Est-elle possible ? La réponse est un oui catégorique.

Quand ? A la grâce de Dieu.

Un astéroïde peut-il détruire notre civilisation ? Pourquoi pas ?

Avons-nous, dans la mesure où cet objet atteindrait une certaine importance, des moyens efficaces de prévention ? Non.

Chaque année environ une cinquantaine de millions de tonnes de « poussière » météoritique tombe sur terre. Notre globe a été le point de chute de milliers de débris de plus où moins grande importance, du « meteor crater » aux conglomérats enfouis dans les glaces en passant par le Wolf Creek, le Manicouagan, le Roter Kamm ou le Mistastin. On dénombre à l'heure actuelle plus de 139 gros cratères d'impacts, sachant que ces spectaculaires cicatrices des collisions passées sont progressivement effacées par l'érosion naturelle des sols.

S'agit-il d'une vision pessimiste pour l'avenir ? A plus ou moins longue échéance, on peut lui conférer 50 % de probabilités.

Quant à l'incidence du séisme californien, rien ne laissait présager qu'il ait lieu justement durant cette période. Il résultait de la tectonique des plaques en soi : l'explication en était simple bien que les désastres engendrés dépassent largement les éventualités les plus pessimistes émises par les spécialistes lors de la première manifestation du cataclysme.

Képler écrivait déjà que « *dans le cadre de la nature, une chose unique peut avoir de multiples conséquences* »

Les risques du ciel sont considérés par les humains comme les accidents de la route : « Ça n'arrive qu'aux autres ... »

Mais dans cette hypothèse, les autres, ce serait nous.

## REMARQUE

Depuis des millénaires des prophètes, voyants, thaumaturges et tant d'autres se complaisent à prévoir la fin du monde aujourd'hui située pour eux en 2012 ! Sur quoi sont basées de telles affirmations ? Rien de tellement sérieux, même en se référant à la fameuse planète « Nibiru » soi-disant découverte par les sumériens, Malachie et les derniers papes, Nostradamus et ses visions, pour ne citer que les plus connus, en tenant compte qu'il est évoqué des cataclysmes sur tout le globe précédant cette fin plusieurs mois avant !

Le 21 décembre 2012 le soleil se lèvera pour se joindre à l'intersection de la Voie Lactée et du plan écliptique avec de violents séismes. Transit de Vénus. Eclipse totale de notre astre. L'arrêt du calendrier Maya. Alignement des planètes. Puis celui terre-soleil avec le centre galactique. Enfin bouleversement du globe et pourquoi pas venue des Extra-terrestres ?

Je ne mets nullement en doute l'existence de ces derniers (nombre d'étoiles jusqu'à 50.000 années lumière : 200 milliards au moins !) comme je ne mets pas en doute que des civilisations avancées ont

précédé la nôtre, nous laissant dans l'ignorance totale de leurs découvertes et d'éventuelles technologies à un stade avancé. Mais de là à...

Cependant il est intéressant, je pense, de l'imaginer, d'où le récit qui suit, car malgré ces restrictions, la rencontre d'un astéroïde et de notre globe est loin d'être impossible même si aujourd'hui rien de sérieux ne le laisse prévoir.

# CHAPITRE 1

## L'éternelle nuit

Rien ne filtrait au travers des murs épais, blanchis à la chaux dans le sépulcral silence d'une éternelle nuit. Froides ténèbres ça et là chichement interrompues par la blafarde lueur des diodes électroluminescentes, placées suivant des intervalles réguliers, afin d'éviter en partie les accès de claustrophobie.

Hébété, l'homme regardait cette femme qui lui faisait face, reposant sur une banquette, le corps en chien de fusil. Visage sans fard, encadré par des cheveux châtons, coupés courts. Elle appartenait à cette catégorie féminine qui n'éveille ni curiosité ni passion.

Pourtant, si les pronostics se réalisaient, ils formeraient l'un des premiers couples de cette société à échelle réduite, grâce à laquelle on pourrait tout reconstruire, sous l'irrésistible impulsion de Pierre Signac de Fresne.

L'homme-Dieu souverain ! Le Sauveur de l'humanité pratiquement défunte lors du gigantesque holocauste.

Celui qui les avait réunis. Celui qui les avait consolés. Assemblée silencieuse des « presque déjà morts » dans un réceptacle calfeutré, en forme de pierre tombale, menant une vie de troglodyte où le soleil appartenait au passé.

Cependant l'idée grandiose allait se transformer en cauchemar, prenant une tournure imprévisible pour le petit groupe censé faire renaître la civilisation. Un tournant que rien n'aurait laissé présumer, même les hypothèses les plus pessimistes !

Par habitude, on consultait encore la pendule et le calendrier, dans le but caché de maintenir un semblant d'existence normale. C'était surtout pour connaître l'équipe qui devrait se rendre à l'extérieur, au milieu de l'enfer. Peur d'être désigné ? Crainte de ne pas revenir !

Signac, l'incontournable, s'était donné la peine d'établir une sorte de charte afin d'éviter les malentendus et les discordes, toujours à craindre dans ce milieu cosmopolite, avec une race blanche dominante par la force des choses. Ses discours, teintés de sophismes calculés, justifiaient les drastiques mesures mises au point pour assurer la sauvegarde du microcosme.

On ne comptait que deux asiatiques et un noir. Les trois maghrébins faisaient bande à part puisque c'étaient les seuls ou presque à croire dans cet enfer à une quelconque puissance divine.

L'homme ne parvenait pas à émerger de sa léthargie. Reprendre conscience d'une désespérante réalité, son subconscient rejetait cette hypothèse d'un bloc. Pourtant il était dessinateur industriel et s'appelait Jacques Delasalle. Brillant sujet, membre

de cette élite arbitraire constituant le Tout Paris d'avant la Chose. A l'époque où il semblait encore naturel de respirer l'air frais du matin, de flâner sur les Champs-Élysées ou de se rendre à l'Opéra, souliers vernis et ensemble tailleur sur mesure.

Malgré lui, il songea que cette femme lui faisant face, Christine Verneuil, ne devait pas aimer ce style de distraction, mais plutôt les variétés offertes le samedi soir par la télévision aux heures de grande écoute.

Même son prénom, trop répandu, ne lui convenait guère. Une infirmière ! Quel besoin de la préserver, justement elle ? se demanda Delasalle dubitatif. Son goût l'aurait porté vers une autre compagne, plus BCBG, mais le dieu Signac s'était bien gardé de leur demander leur avis.

Peut-être voulait-il ainsi donner une assistante au Professeur Eric Muller, chef de clinique médecine générale à Saint-Louis ?

Lui par contre paraissait indispensable, d'autant qu'il avait pratiqué la chirurgie comme Vincent Forest, son alter ego. Deux hommes pour une espèce de double assurance santé !

Dans le même esprit, de Fresne s'était également assuré, à toutes fins utiles, les services d'une médecin-psychiatre. Charmante d'ailleurs, blonde aux yeux clairs, limpides comme les eaux d'un lac au soleil levant, Nancy Desmond. Delasalle ignorait que Christine avait été jadis, parmi tant d'autres, la maîtresse de Signac. En dépit de ses soixante-cinq ans, celui-ci, grâce à son incontestable charisme, aidé il est vrai par un nouveau traitement basé sur le principe de régénérescence cellulaire, trouvait encore

le moyen de plaire à des jeunes femmes beaucoup moins âgées que lui.

Ce microcosme social, ainsi formé, étudié, programmé, atteignait approximativement la cinquantaine d'individus, la dominante étant féminine pour permettre, conformément à la fameuse charte, à la race de perdurer.

Les yeux mi-clos, Gunther Straüb, de son côté, entendait à nouveau le fameux discours de mise au point, prononcé lors de la première et mémorable journée passée bien à l'abri dans ce monument de sable, de métal et de béton armé.

Les mots s'étaient inscrits dans la mémoire de cet ingénieur des eaux et forêts, à tendance écologiste, tout en impulsions altruistes et souvent déçues.

– Un conflit mondial n'aurait rien été à côté de ce qui nous attend. Et ne me parlez pas de l'atome !  
Enfantillage de gamin. Je vous ai réunis en fonction de certains critères et il nous faudra, pour notre survie, abolir bien des tabous. J'exclus d'ailleurs le romanesque et les dogmes religieux afin de seulement nous permettre d'exister.

Connaissant chacun d'entre vous, j'ai préféré l'intérêt général aux liens affectifs. Je sais que vous allez d'abord mutuellement vous aider pour ensuite vous haïr. Que des unions vont naître mais qui devront se rompre. C'est vrai, j'ignore la finalité d'une telle entreprise car il n'y a aucun précédent historique. Alors nous devons improviser en amenuisant les risques.

Très sincèrement je crois que ce bâtiment va résister au séisme mais, malgré son importance,

prenez l'habitude de vivre ainsi, les uns sur les autres... Oui, une sorte de parcage animal...

Ainsi Signac le grand avait parlé longuement à ses ouailles attentives qui écoutaient dans le silence sans toujours très bien comprendre le pourquoi de la chose à l'aube de ce Götterdämmerung<sup>1</sup>. Ponctuant les phrases d'un geste de la main, il redevenait à nouveau, naturellement, le professeur de fac s'adressant aux élèves les moins doués. La voix pouvait être enjôleuse ou tranchante avec mille nuances intermédiaires. Visage anguleux, crinière en bataille, d'une taille moyenne, un mètre soixante-quinze, sans une once de graisse, la silhouette longiligne paraissait cependant plus élevée. Toujours tiré à quatre épingles, l'astrophysicien était allergique à la poussière et aux mauvaises odeurs. Peut-être était-ce à cause d'un appendice nasal relativement long et mince. Nul ne l'aimait vraiment, mais on le subissait comme un mal indispensable, en reconnaissant cette incroyable énergie qui émanait de toute sa personne comme une sorte d'aura étincelante. Eternel provocateur, maniant le paradoxe, il était un chef né qui trouvait enfin la possibilité de jouer avec la gamme infinie de ses différents talents.

Il est vrai que tout s'était déroulé si vite ! Cet astéroïde inconnu découvert par satellite environ trois mois plus tôt dans l'indifférence générale. Une presse d'abord silencieuse ou presque. Au moment du changement orbital, une stérile querelle se déchaîna entre un nombre limité de spécialistes. Le descriptif devint vite alarmant : dix kilomètres de diamètre pour une masse qui se déplaçait à la vitesse exceptionnelle

---

<sup>1</sup> Crépuscule des Dieux

de 50 km/s ! Le silence des rares dirigeants initiés au danger. L'élimination systématique de quelques astronomes amateurs s'étonnant d'avoir « par hasard » entrevu quelque chose qui « ne semblait pas catholique ». Puis les gros titres, les manchettes à sensation, l'alerte générale, bien trop tard par rapport à l'ampleur du danger ! D'autant qu'un tremblement de terre sur la côte ouest des Etats-Unis faisait pendant ce temps des milliers de morts.

Ce séisme avait une amplitude jamais encore atteinte. La faille de San Andrés devenait deux lèvres titanesques au travers desquelles les êtres et les choses disparaissaient soudain, littéralement absorbés par la terrible blessure du manteau terrestre, insatiable, affamée et tressautant en spasmes arythmiques. Depuis trois semaines la Californie sombrait insensiblement, par à coups successifs, effacée de la surface du globe avec Hawaï, perle du Pacifique, le Japon et son cortège de petites îles surpeuplées, touchant les côtes de l'Inde et de la Russie. Le monde entier se mobilisait, mais ne parvenait pas à endiguer les mortelles contractions sporadiques doublées par l'effondrement des contreforts rocheux et des tsunamis. Triste résultat du dérèglement climatique qui sévissait en empirant depuis quelques années !

Deux catastrophes de ce genre arrivent à s'annihiler. L'une d'entre elles prend nécessairement le dessus, autrement dit la plus directe. Une contre-attaque à l'égard du caillou informe aurait été envisageable mais il fallait du temps et non une parade à l'ultime seconde. Malgré tout, des armes atomiques sophistiquées étaient rapidement sorties des hangars ultra-secrets, mais ce fut sans effet réel.

Ce gâchis avait plusieurs causes : problèmes minimisés, traités avec désinvolture, moyens surévalués, crainte de la panique, parapluie ouvert par tel où tel responsable se dégageant sur le collègue d'un autre département aussi incapable que lui de juger de l'ampleur réelle des événements.

Mais il y avait surtout l'attention focalisée sur le désastre californien, beaucoup plus concret, avec la mort omniprésente et les secours totalement dépassés. Une catastrophe beaucoup plus tangible, à la portée de chacun, si on la comparait à celle, potentielle, du Crazy stone<sup>2</sup> : invisible dans le ciel, et refusant d'emprunter un quelconque cheminement logique.

Avaient suivi les « mais » de rigueur, répétés à l'envi sans apporter de solution. Illusoires tentatives de l'homme face à la nature toute puissante qui allait prouver que ce débris, certainement détaché d'un autre objet céleste, simple agglomérat informe d'olivine, de chondrite et de ferro-nickel, pouvait gommer l'humanité entière.

Alors, quarante jours avant l'apocalypse, Signac-Messie commença une « quête » dans tout Paris, glanant au travers de ses relations les « élus » de demain. Il piochait, infatigable, dans son carnet d'adresses, vaste fichier électronique, les premiers sujets d'élite. Renâclant souvent par préférence personnelle, pour céder au bout du compte à l'intérêt général. Pierre, magnanime, brigua d'abord la sauvegarde de la planète mise à mal !

Gunther éprouvait, suite à ces réminiscences, le sentiment d'une trahison dissimulée, d'une magistrale tromperie, malgré l'incontestable réalité de la

---

<sup>2</sup> littéralement « pierre folle »

désastreuse succession des catastrophes annoncées par de Fresne. N'y pouvant rien encore, troublé, il regagna la petite pièce dortoir en saluant distraitemment ses compagnons croisés au hasard des couloirs sans fin.

Un échantillonnage assez complet put ainsi être réalisé après maintes nuits blanches et beaucoup de sueur. Décider les intéressés constitua la dernière étape de cette entreprise de la dernière chance. Signac s'obligea à changer une dizaine de noms. Les uns préféraient finir avec leur famille ; les autres, eux, n'y croyaient pas.

Les premières journées furent fertiles en émotions. Il y avait les résignés, les enthousiastes, et les battants. Puis, la réflexion venue, ce fut un calme de mauvais augure. Leur situation pouvait durer des années et les « spécialistes » conservaient un certain pessimisme. Averses d'explications, ils désiraient éviter les vaines promesses ou les espoirs déçus.

C'était alors des promenades déçues dans ce véritable labyrinthe. D'un ton désabusé, on échangeait les mêmes propos inutiles, histoire de se convaincre que la vie perdurait malgré ces murs de béton armé, cet air recyclé au relent d'ozone, cette absence totale d'enthousiasme et de désir qui conférait à chacun un aspect d'automate au visage figé.

Des couples se croisaient au hasard des couloirs en échangeant des propos futiles :

– Vous aviez un jardin ?

– Oui, mon mari adorait la campagne.

– Moi, ma passion se limitait aux sports d'hiver. J'aime la neige, les randonnées solitaires à l'écart des pistes pour touristes.

– Ici vous êtes gâté !

– Bah, encore heureux d'exister même comme un légume. Je suis informaticien.

– Biologiste.

– Enchanté.

– De même.

– On m'a affecté à l'annexe « B ». Nous sommes trois dans la même pièce dont un agronome qui ronfle comme un sonneur.

– Il faut siffler.

– Des histoires. Un incurable.

Petites phrases échangées pour se redonner du courage. La recherche subconsciente de l'ami ou de l'« âme sœur » se devinait parfois dans ces propos dits d'un ton badin, faussement désinvolte. Désir aussi de trouver des affinités, une passion partagée pour n'importe quoi, du timbre poste aux soldats de plomb en passant par la géographie ou le zodiaque babylonien.

Les repas se prenaient en commun dans la vaste salle qui servait autrefois à la projection des clichés sur grand écran.

Respectueux de la discipline instaurée, comme dans une cafétéria, on faisait la queue pour « sa » ration vitaminée. Parfois l'ordinaire s'agrémentait de boîtes de conserve grâce à une visite de « l'équipe du matin » à l'extérieur, au milieu des ruines et de rares rongeurs qui erraient en aveugle dans les proches parages.

Comme cette faune des égouts pouvait transmettre toutes les maladies possibles, et à cause de l'échantillonnage réduit de vaccins, il valait mieux se créer une carapace avec les faibles moyens du bord. Méconnaissables, informes des pieds à la tête, sous les accoutrements conçus à cet effet, capables de

maintenir au corps une température normale tout en le fournissant en oxygène. Tragique tenue carnavalesque de ceux dont la seule nationalité réelle demeurerait celle de « survivant ».

Précautionneux Pierre le Sage avait entassé un maximum de produits protéinés du style « rations » pour spationautes « mais cette manne ne durerait pas des années. Heureusement que le problème de l'eau ne se posait plus au niveau de leur population troglodytique. Le Centre était alimenté par une nappe souterraine considérablement étendue. La petite pompe, entretenue avec un soin constant, y puisait le nécessaire. Cette construction du complexe bâtiment à vocation internationale s'était faite de pair entre les Ministères de la Recherche et de l'Armée. Ce dernier devant, dans les années à suivre, aménager des laboratoires pour des travaux ultra-secrets. Dans ce but, une petite centrale, entièrement robotisée, fonctionnant sur pile atomique, avait été aménagée sous terre, à l'abri des regards indiscrets.

Epargnée par le cataclysme, elle alimentait toujours la petite communauté. Mais pour combien de temps encore ?

Si de Fresne avait eu conscience de ce que serait son avenir, il aurait renoncé à son projet car tout allait se retourner contre lui. Mais comment deviner un aussi incroyable dénouement ?

A l'extérieur c'était une sorte de nuit perpétuelle, fuligineuse. Les cendres, hautes, extrêmement denses, ne permettaient plus aux rayons solaires de passer. L'atmosphère sentait le soufre. La température demeurait constamment au-dessous de zéro. Tous les bâtiments, comme soufflés par la bouche d'un

monstrueux géant surgi des abysses, s'étaient écroulés ainsi que des châteaux de cartes.

Les torches sur batteries autonomes employées par les équipes de ravitaillement ne parvenaient à éclairer que dans un rayon de trois à quatre mètres, et de temps à autre, dans ce halo sinistre, la silhouette d'un rat monstrueux semait le désarroi.

On ne savait pratiquement rien du sort de la faune en général mais il semblait que les rongeurs étaient épargnés, tolérant, grâce à l'adaptation extrêmement rapide de leur organisme, ce nouvel environnement.

Une seule fois, lors des premières expéditions, un chat siamois efflanqué s'était esquivé en miaulant entre les jambes mal assurées des humains.

Afin d'éviter de s'égarer, les groupes avaient comme consignes de semer sur le sol, à intervalles réguliers, des repères fluorescents. Ce système élémentaire s'avéra extrêmement payant pour retrouver sans problème l'entrée du repaire monstrueux.

Effrayants aussi les rares cadavres croupissants, décomposés, reposant entre des arbres squelettiques totalement dénudés et à moitié déracinés. Silhouettes fantomatiques, résurgences de cauchemars enfouis dans le tréfonds de la mémoire collective ! Chênes séculaires dont on ne devinait plus que l'apparence décharnée, à la teinte fuligineuse au milieu de ruines sans fin. Parmi lesquelles on retrouvait parfois un objet familier, négligé par la tourmente. Casserole émaillée, chaise intacte, petit bibelot, photographie familiale sur laquelle des inconnus souriaient de façon un peu empruntée. Autant de choses disparates, sans rapport les unes avec les autres, épargnées par le

sort comme pour témoigner, pour un temps encore, de ce qui fut une civilisation.

C'est dans ces débris, surgis de la bourbe comme autant de crève-cœurs, qu'on trouvait parfois de précieuses conserves, encore intactes, vestiges d'une ancienne épicerie ou d'un centre commercial. Elles représentaient les uniques denrées encore comestibles qui pouvaient se trouver à l'extérieur, perdues dans la vaste désolation de ce qui avait été autrefois une riante petite cité entourée de verdure.

Les armatures métalliques étaient corrodées par des pluies acides issues d'au-delà la voûte opaque des cendres. Le sol se couvrait d'une mince couche de verglas noirâtre, conglomérat de substances diverses qui constituaient une bourbe nauséabonde, pestilentielle. La nuit paraissait éternelle car plus rien ne dénotait la présence d'un quelconque soleil. Ambiance désolée d'une planète sans vie, tout droit issue des romans de science-fiction.

L'évocation de Signac concernant des parties de continents submergées par les eaux revenait dans les esprits. Certains scientifiques évoquaient alors les Cités englouties de la mer Noire au V<sup>e</sup> ou VII<sup>ème</sup> siècle avant notre ère et dont on avait seulement découvert des amphores, des pièces de monnaie, où quelques gobelets. Ce patrimoine archéologique restreint témoignait malgré tout d'une vie grouillante et brutalement disparue à la suite d'un simple séisme. Son ampleur était loin d'être comparable aux conséquences de cette rencontre avec l'astéroïde. D'autres évoquaient le nuage épais de cendres succédant aux éruptions volcaniques de Santorin, île que beaucoup identifiaient comme étant

la fabuleuse Atlantide, suivi du recouvrement d'une partie de l'Égypte sous un manteau d'obscurité totale.

La géographie continentale devait avoir aujourd'hui un aspect modifié, amputé, difficilement identifiable à certains endroits.

Les sorties, pourtant nécessaires, étaient ressenties diversement, mais en général très mal supportées au plan nerveux. Chez certains les séquelles demeuraient présentes durant plusieurs jours. Il fallut d'ailleurs rapidement choisir des « groupes d'élite » pour éviter que le syndrome ne devienne en quelque sorte contagieux. Car chacun interprétait à sa manière le monde présent, au sujet duquel tout parallèle était impossible à établir avec ce qu'ils avaient connus « avant ».

Nathalie, la biologiste, se souvenait de la première semaine où les membres de la petite communauté se congratulaient d'être en vie. On ignorait encore ce que pouvait représenter vraiment la terre. Seul comptait le merveilleux sentiment de se sentir exister, en parfaite condition physique, remplis de multiples projets novateurs !

Les conversations d'alors débordaient d'exubérante gaieté. On s'interpellait familièrement dans les couloirs, riant nerveusement des difficultés offertes par le labyrinthe. Il n'était pas rare de rencontrer des inconnus en train de s'embrasser sans arrière-pensée, hormis cette volonté nouvelle d'établir des rapports directs, amicaux, un trop plein d'amour pour autrui. L'avenir s'envisageait sur un mode serein avec, comme seule ombre au tableau, le souvenir de ceux qui étaient restés « là-haut », condamnés sans rémission, des proches, des amis, des parents directs. Puis le sentiment de sauver la race par tous les

moyens possibles reprenait le dessus et beaucoup de représentants du sexe fort se questionnaient en secret, sur le choix d'une éventuelle compagne pour débiter l'étape dite de « procréation », telle que Signac de Fresne leur en avait parlé. Cela remontait déjà à des semaines ou à des siècles ! Il est vrai que durant cette période le projet ne ressemblait qu'à une sorte de cauchemar éventuel, sûrement évité grâce à la toute-puissance de la science mondiale. Alors on se pliait aimablement aux différentes possibilités évoquées « à toutes fins utiles ». Oui, les couples définitifs seraient prohibés pour d'évidentes raisons. Evidemment pas question d'amour dans les rapports. Chacun demeurerait entièrement libre.

Objets de ces réflexions, les hommes riaient, tant ce rôle d'étalon, inespéré pour beaucoup, semblait plaisant. Côté féminin, il y avait eu de timides objections, souvent pertinentes. Certaines imaginaient déjà leur futur partenaire comme étant à l'opposé de leur idéal masculin. Ce qui les contraignait presque à refuser l'engagement. Puis l'autre aspect du problème devenait prioritaire : sauver l'humanité. C'était alors un « oui » presque inaudible, prononcé du bout des lèvres avec le ferme espoir de rétablir un choix à la dernière minute. Réaction naturelle à ce chantage pour l'accouplement !

Nathalie, dans un premier temps, n'avait pas accordé une quelconque crédibilité à un futur catastrophique, mais elle avait accepté par jeu, sorte de gageure provocatrice... Son métier de biologiste l'absorbait trop pour que la jeune femme s'intéresse à l'actualité, et l'utilisation quotidienne d'appareils qui représentaient une véritable prouesse technologique

lui conférait une confiance sans limite fondée sur les ressources insoupçonnées de la science.

Ce n'est pas un minuscule caillou dans le cosmos qui deviendrait un danger réel pour l'humanité alors que, à coup de savants calculs, on avait déterminé que les plus gros n'avaient quelque chance d'atteindre la planète bleue que tous les cinquante millions d'années.

Il est vrai que celui-ci représentait une énigme astronomique. Issu pour une majorité de chercheurs de la ceinture de Kuiper, l'énorme astéroïde baptisé Crazy stone, avait emprunté une orbite excentrique à plus de 200 millions de kilomètres, c'est-à-dire au-delà du soleil. Il devrait donc croiser le parcours elliptique terrestre quelques quarante-cinq jours plus tard.

On avait alors suivi, avec une attention passionnée, l'objet erratique avec tous les moyens possibles. Essayant, grâce aux télescopes spatiaux, d'en connaître un maximum ! Il dépassait Gaspra en tant que volume mais avec une forme différente, moins « haricot » que le précédent, plus ovoïde. Sa surface paraissait criblée d'impacts divers. Si un cosmonaute avait pu s'y poser son poids, à cause de la gravité extrêmement faible, n'aurait certainement pas dépassé 50 grammes !

Le volume était respectable, atteignant 12 kilomètres de long sur 7 de large. Un véritable planétoïde qui se déplaçait capricieusement dans le système. Pour quelques spécialistes il s'agissait certainement d'un morceau de Vesta.

Crazy stone se trouvait sensiblement à plus de 10 unités astronomiques lorsqu'il fut détecté pour la première fois à l'observatoire d'Arecibo. On s'empressa donc d'établir des clichés « haute-

résolution » du visiteur pour procéder à une véritable autopsie, avec tous les moyens techniques possibles. Il fut aisé de juger de sa pauvreté en ferro-nickel au niveau du noyau avec un manteau chondrite/olivine respectable. L'intrus dépassait largement en importance les deux satellites de Mars. Mais ces derniers n'étaient-ils pas issus d'une planète ayant jadis existé à la place aujourd'hui largement occupée par la ceinture des astéroïdes ? D'autres spécialistes se plurent à spéculer sur une origine identique.

La question occupait les astrophysiciens au point de trop souvent mettre le danger de côté au profit de leurs multiples recherches. Ils adressaient ensuite d'abondants et complexes communiqués aux plus hautes instances scientifiques.

Mais les spécialistes étaient pratiquement les seuls à se passionner ainsi pour un domaine demeuré inconnu des populations. Le ciel se devait de faire rêver, d'être un chemin de la pensée vers l'évasion. Une sorte de paradis inaccessible qui se situait aux frontières du réel. Son rôle se bornait à cela et, de manière inconsciente, nul n'envisageait de lui attribuer la paternité d'un risque quelconque. Sur ce plan le cosmos, à l'instar du monstre du Loch Ness, n'était jamais pris très au sérieux.

Des problèmes quotidiens, a priori plus importants, existaient pour l'humanité. Elle ne s'intéressait, exception faite des passionnés, qu'aux événements beaucoup plus terre à terre : inflation, chômage, attentats en tout genre, séismes divers, bouleversements politiques continus, sida, cancer, problèmes de la faim, appauvrissement du tiers, devenu le quart monde. Et surtout à cette catastrophe

sans précédent qui naissait aux Etats-Unis au moment même de la détection de l'astéroïde.

Non, le petit rocher capricieux surgi tout droit d'une zone inconnue ne réussissait pas à troubler l'ordre des choses, alors que la fameuse faille de San Andréas faisait abondamment parler d'elle.

Cet inclassable tremblement de terre, suite à son importance sur l'échelle de Richter, commençait à secouer la Californie, ébranlant les contreforts des Rocheuses. San Francisco dénombrait déjà des milliers de morts et le nombre était sensiblement le même sur toute l'étendue de Los Angeles. Ce qui portait le chiffre pour l'ensemble de l'Etat à un total dépassant trois millions de victimes surprises en général dans leurs activités quotidiennes.

Situées sur l'épicentre, les grandes mégapoles de cette région des U.S. mesuraient la faiblesse humaine face à cette nature soudainement déchaînée. Les énormes constructions, qui dressaient orgueilleusement leur masse de béton pointée vers le ciel, n'offraient guère plus de résistance que des fétus de paille.

Tous les jours on déterrait de nouveaux cadavres tandis que le séisme s'intensifiait. Une foule traumatisée entourait les sauveteurs en dépit des efforts désespérés des cordons de police et de bénévoles pour endiguer le flot de ces êtres désespérés, à la recherche d'un parent, d'un ami ou plus simplement en proie à la morbide curiosité que provoque toujours une catastrophe.

Les chaînes de télévision, venues du monde entier, se pressaient à la recherche d'un scoop et certaines n'hésitaient pas à recourir à la reconstitution fictive, diffusant des images plus vraies que nature au

détriment de la vérité. « Réalités shows » au service de Primetimes qui donnaient aux informations un piment déterminant dans la course à l'audience, hors de toute déontologie.

Dans ce mélange de pôles d'intérêts, l'astéroïde faisait encore figure de parent pauvre. D'autant que lorsque les spécialistes parlaient d'U.A. et de périgée, la terminologie ne disait absolument rien au *vulgum pécus* habitué à un langage réduit aux superlatifs et aux onomatopées. Tant et si bien que l'ignorance persista, puisque les astrophysiciens, de leur côté, ne faisaient aucun effort pour être vraiment compris. Quant aux chroniqueurs scientifiques ils se voyaient obligés par leurs chefs de rédaction de « broder » au maximum sur la catastrophe californienne et ses incidences, qui faisaient recette au détriment de tout le reste. Le caillou baladeur ne trouvait d'écho détaillé qu'au plan restreint des diffusions spécialisées, au nombre de lecteurs réduit à la portion congrue.

Mais un mois plus tard tout bascula dans l'horreur. Alors que les éléments se calmaient en bordure du Pacifique, Crazy Stone changea brutalement d'orbite sans raison apparente. Il se trouva ainsi directement dirigé vers la Terre et à quarante-cinq jours d'une collision pratiquement inévitable.

Un affolement absolument incontrôlable gagna très vite le monde clos des chercheurs. On prévint à nouveau, désespérément, les principaux gouvernements après avoir vérifié des milliers de fois les données qui s'entassaient au fil des jours. Succession continue de communiqués contradictoires, mais qui disaient la collision inévitable. A ce moment-là des mesures draconiennes avaient été

prises par des chefs d'état dépassés, qui ne se fiaient plus qu'à leurs conseillers faute de très bien comprendre ce qui était vraiment en train de se produire. Puis nouveau coup de frein brutal au niveau des médias, afin d'éviter la panique. Changement total, comportement politique oblige, pour éviter des risques de débordements. La réalité se retrouva encore minimisée, reléguée à de vagues informations sans conséquences au moment des communiqués officiels. Cependant de tels attermoissements ne purent durer indéfiniment. La vérité, aussi incroyable qu'elle fut, ne tarda pas à éclater dans tous les pays du globe.

L'armée, secrètement, une nouvelle fois à quelques jours d'intervalle, s'affaira afin de recenser les ressources nucléaires capables de pulvériser où de dérouter l'astéroïde pour s'apercevoir en fin de compte que l'efficacité était loin d'être garantie à cause de l'importance de la cible et de l'imprévisible parcours qu'elle suivait. Tout écart balistique se traduirait par un échec de la mission. Dans un premier temps le Ministère de la Guerre n'avait prêté qu'une oreille distraite aux mises en garde de scientifiques jugés comme étant « dans la lune ».

Drastiques consignes données aux rédactions. Pressions accrues sur des amateurs désarmés qui jugeaient déjà toute l'ampleur du danger au niveau de la planète.

Car les centrales nucléaires ne résisteraient pas non plus au raz de marée mondial. Le plutonium libéré propagerait ses mortelles radiations dans une atmosphère confinée. Sans négliger les multiples épidémies qu'aucun service sanitaire existant ne pourrait juguler. Et ceci dans le meilleur des cas, autrement dit en tablant sur la problématique

survivance de l'espèce. Rien pourtant ne demeurait plus sujet à caution. Nathalie Bessière, en y repensant aujourd'hui, comprenait pourquoi Pierre Signac de Fresne avait été aux premières loges pour prendre sa décision.

Astrophysicien, il s'était spécialisé à Arecibo dans l'étude des images CCD à Haute résolution. On le nomma donc directeur pour la dernière année à l'Observatoire de Paris, à quelques pas du Luxembourg, avant l'installation des nouveaux laboratoires aux environs de Fontainebleau.

Dans les vieux locaux qui abritèrent les Cassini, Arago et Le Verrier, le savant se consacra à la Machine Automatique à haute résolution, transformant les traditionnelles plaques de verre utilisées par les télescopes en bandes magnétiques pour ordinateur.

Ce stockage permit tous les traitements au micron près. Dans un premier temps l'appareil numérisait 125.000 pixels en 1 seconde, puis, cette prouesse allait être plus que doublée à Fontainebleau avec une résolution photométrique accrue. Ce qui alors plaça le laboratoire bien avant ses concurrents directs : Minneapolis aux Etats-Unis ainsi que Cambridge et Edimbourg en Angleterre.

Pour la fiabilité de l'ensemble il fallut creuser dans le sol en assurant l'isolation totale avec fond de sable, socle de béton et blocs de granit de plusieurs tonnes.

C'est ainsi que le travail de Signac de Fresne lui permit d'être au courant de tous les paramètres évolutifs se rapportant à l'astéroïde. Mais surtout le savant jouissait de nouveaux locaux souterrains assurant pour l'avenir le meilleur abri possible,

largement supérieur à n'importe quelle construction antiatomique existant encore dans le monde !

Ainsi Nathalie comprenait l'insistance de Pierre, qui n'était pour elle qu'une vague relation, venue la trouver un jour sur son lieu de travail pour lui parler du destin de leur planète.

De Fresne négociait ainsi la possibilité de sauver une infime partie de cette humanité vouée une nouvelle fois à la destruction. Il ne faisait aucun doute pour l'astrophysicien que le même phénomène s'était déjà passé dans des temps immémoriaux, à commencer d'ailleurs par la disparition des dinosaures à la fin du secondaire avec la chute d'un astéroïde près du Golfe du Nouveau Mexique.

Si apocalypse signifie « renouveau », le terme prenait alors son sens véritable : rien ne serait plus comme avant sur cette terre blessée à mort, rapidement recouverte de cendres avec une température au-dessous de zéro pendant des décennies.

La biologiste avait été au départ amoureuse de son mari mais celui-ci, représentant en confection, s'était avéré scientifiquement trop inculte pour qu'elle puisse lui rester attachée durablement. Avant la catastrophe ils étaient à deux doigts de la séparation. Elle n'éprouvait donc qu'un regret mitigé à son égard, mais elle n'avait pas encore osé s'en ouvrir totalement auprès de ce nouvel et sympathique ami, un peu timide, informaticien de profession.

La jeune femme aujourd'hui comprenait beaucoup mieux la personnalité de Pierre ainsi que son ascendant sur les rescapés. Chef de meute, il avait tout prévu, tout annoncé. Disparition pratiquement

totale de l'humanité, environnement invivable pendant des mois voire des années, impossibilité de lutter efficacement contre le danger Et l'unique moyen de subsister grâce à un mode végétatif, seul apte à sauver un minimum de cette civilisation abhorrée, mais jugée indispensable comme patrimoine commun reçu en héritage.

A la fois adoré et détesté. Signac de Fresne Souverain, monarque absolu, établissait les règles de vie, des lois rigides adaptées à son Royaume souterrain. Il s'érigait en despote pour mieux se faire respecter. Dieu à visage humain qui ne tolérait aucune dérogation...

Pierre le grand, le thaumaturge, l'incontournable ! Le scientifique se manifestait aux moments les plus imprévus, n'importe où dans les bâtiments étroits et confinés. Alors le regard froid, dénué de tout sentiment, fouillait l'environnement à la recherche d'une faille, d'un manquement aux consignes données.

Il était maigre, ascétique, le visage anguleux aux rides prégnantes, des cheveux poivre et sel formant une sorte de crinière léonine. Sa peau ressemblait à du vieux cuir tanné où les veines et les os se dessinaient comme autant de saillies qui proéminaient en aspérités sinueuses et désordonnées.

Demeuré fringant sexagénaire, Signac de Fresne conservait une sorte d'enthousiasme inaltérable mais calculé, programmé comme un fichier d'ordinateur. Grand amateur de femmes, aucune cependant n'avait été essentielle auprès de lui. Monstre d'égoïsme mais capable aussi d'une incroyable générosité, dans certains cas spécifiques où il se jugeait comme unique responsable.

Dormant peu, l'astrophysicien passait le plus clair de son temps au contrôle des ordinateurs, avec la crainte d'une panne quelconque de circuit. Son but était d'établir pour la postérité un résumé aussi clair que possible des événements afin de compléter l'imposante somme de données accumulées qui composait une véritable encyclopédie générale.

Obsédé par ce travail, Signac avait également exigé que chacun consigne ses propres connaissances pour assurer le renouveau lorsque les temps seraient venus. Parfois il établissait des parallèles avec la Bible, imaginant le grand cycle de la destinée. Alors son esprit vagabondait, marmonnant des mots apparemment sans suite pour dégager une sorte de morale de l'ensemble. C'était son exutoire, sous la forme raffinée d'une flagellation mentale tournant au sado-masochisme. Comme pour purger toutes les erreurs de l'homme. Un retour au sacrifice de la croix. On trouvait alors de Fresne le mystique abolissant d'une phrase, d'un mot, tout anthropomorphisme et toute vanité.

Dans le réduit partagé avec Sylvie Darmont, la géographe, Nathalie observa mélancoliquement les petits traits en pattes de mouche qui figuraient sur une feuille de papier adhérente au mur, apparent symbole des jours passés dans ce sanctuaire. Plus de six mois déjà venaient de s'écouler !

Elle se souvenait que, la première semaine, la petite communauté avait pu capter sur ondes courtes deux appels. L'un provenait de New-York, émis par un groupe isolé dans les égouts, mais la liaison s'était interrompue et ils n'avaient jamais pu rétablir un contact. Le second émanait d'une équipe de spéléologues en Forêt Noire. Leur situation était

dramatique. Les échanges en anglais s'étaient maintenus durant quinze jours mais l'absence de recharge des batteries avaient empêché leurs interlocuteurs de prolonger au-delà de cette période les informations échangées.

Avec un soupir la jeune femme se demanda quel serait leur avenir car à l'extérieur rien ne paraissait modifié. Le lamentable décor stratifié conservait sa nuit continue. Par contre les rongeurs devenaient plus nombreux, agressifs même. Ils avaient non seulement trouvés des repaires pour se reproduire mais aussi le moyen de se nourrir tout en adaptant de façon définitive leur organisme à ce nouvel environnement.

Mis au courant de la prolifération, aperçue hors de leur zone habituelle d'investigations, Pierre sembla intéressé. Il demanda même aux plus audacieux d'essayer de suivre ces bestioles, sans prendre de risques inutiles, afin de découvrir leur tanière et la provenance de l'alimentation.

Tout devenait bon en effet pour avoir une idée aussi précise que possible de ce qui se passait en surface. Lieu devenu mystérieux, méconnaissable. Comme une planète inexplorée où quelques spatonautes, plus courageux que les autres, auraient pour mission de s'aventurer à pas feutrés, évitant le geste gratuit. Espoir de trouver de précieuses données, mises ensuite en mémoire dans les ordinateurs, afin de mieux comprendre le nouvel écosystème et les problèmes que poserait sa conquête.

## **CHAPITRE 2**

### **Pierre Signac De Fresne**

Ce matin là il avait accompagné l'équipe de l'extérieur. La chose ne se produisait que rarement. Comme à son habitude l'astrophysicien, s'aidant machinalement de son bâton de chêne noueux pour progresser, demeurait silencieux.

Les sourcils étaient froncés, les rides du front profondément creusées, en sillons parallèles, ce qui donnait au visage anguleux une expression un peu revêche, voire rébarbative. Son regard bleu scrutait à l'entour cette nature hostile, totalement obscure. Il tolérait mal l'odeur malsaine qui planait sur eux, perceptible malgré le revêtement protecteur, ses narines pincées craignant toute agression olfactive. On le devinait perdu dans cet environnement étranger.

La maigre silhouette paraissait escorter le reste du groupe, demeurant à l'écart, à quelques pas de ses compagnons. Le silence avait quelque chose d'angoissant, d'irréel et de temps à autre on aurait dit que Signac le Grand marmonnait quelque imprécation pour conjurer le mauvais sort.

Brusquement il stoppa sa marche plutôt lente en appuyant les deux mains sur la canne improvisée, dans une attitude patriarcale. Sa voix retentit, coupante, métallique, dans le haut-parleur de son simili scaphandre, à l'intention de l'équipe qui s'arrêta interdite :

– Et voilà notre héritage !

Le ton était amer.

– Nous n'y sommes pour rien, évidemment, mais personne non plus ne prenait au sérieux les risques du cosmos. Tout le monde se foutait d'un caillou vagabond.

Il demeura un instant pensif avant d'enchaîner, le timbre plus monocorde :

– Nous consignons à l'heure actuelle des données sur des fichiers, sur des listings, des kilomètres de papier qui sortent des imprimantes mais est-ce que ces efforts désordonnés porteront leurs fruits ? N'est-ce pas un acte gratuit et disproportionné ? J'ai choisi des scientifiques, c'est vrai, vous ! J'ai eu tort !

Il y eut, parmi ses interlocuteurs des mouvements variés de protestation, vite réprimés.

– Il nous faudrait davantage de menuisiers, d'architectes, de maçons, de gens capables enfin de tirer le meilleur parti de cet environnement désertique... Que savons-nous faire ? Etablir des formules ? Nous exprimer dans un langage d'initié qui deviendra très vite incompréhensible ! Regardez à quelle vitesse la nature nous dépasse... Inconcevable !

Il se baissa, avec une vélocité inattendue, dans l'obscurité. Les autres devinèrent sa silhouette accroupie à la recherche de quelque chose d'invisible,

puis Signac se releva, apparemment satisfait d'une trouvaille encore dissimulée à leurs yeux. Le groupe se tenait immobile dans ce surréaliste décor de fin du monde où la planète subissait – selon un découpage imprévisible de ses reliefs – le débordement de fleuves en crue avec un débit vingt fois supérieur à la normale. L'émergence de nappes phréatiques, des éruptions volcaniques continues, les failles qui s'élargissaient, cyclones et raz de marée démesurés, pluies diluviennes et acides. Un brassage sans précédent sur toutes les terres du globe. Signac se rapprocha de ses compagnons désarmés. Puis il montra deux silex qu'il frotta l'un contre l'autre dans l'atmosphère viciée, à l'épaisse odeur de cendre et de putréfaction.

– Voyez, dit-il un peu ironique, cette manœuvre produit un dégagement de milliards de Gev<sup>3</sup>, soit quelques joules. Vous n'êtes pas sans ignorer qu'un joule dégage 60 milliards de Gev ! Donc, à la limite, on pourrait imaginer la production d'antimatière élémentaire. Admettons l'atome de l'anti-hydrogène, en inversant les charges au niveau de l'électron devenu positron ainsi que du proton dans le noyau ! Oui mais à condition que la charge obtenue soit concentrée et non répartie lors du heurt des deux cailloux ! En résumé cela est l'image rudimentaire, je vous l'accorde, de nos faisceaux de particules accélérées. N'oublions pas en effet que dans ma démonstration actuelle, à l'échelle atomique, il y a cette dispersion bien trop considérable pour créer quoi que ce soit, mise à part une ridicule flammèche évoquant le rituel du feu à l'époque du Cro-Magnon...

---

<sup>3</sup> Gev Giga électron volt.

Alors imaginez un instant la tâche qui nous attend pour expliquer cela à nos proches successeurs et surtout pour la concrétiser ! Sinon ce ne seront que des mots, une vue de l'esprit pratiquement impossible à admettre.

Voilà notre savoir avec un simple geste, très ordinaire. Découverte fondamentale au néolithique à cause de son application apparente mais ce qui constitue la véritable énergie ainsi dégagée demeurerait inconnue et nous n'allons pas laisser un synchrotron à nos descendants ! Il se peut, c'est vrai, que dans certains laboratoires des constructions souterraines aient été épargnées comme la nôtre. Même si c'est le cas du CERN par exemple cela va servir à quoi et à qui ? Actuellement nous sommes parfaitement incapables de nous y rendre.

Pensif il enchaîna après une minute de silence :

– Bah c'est ainsi et laissons le « King Lear » reposer dans sa tombe de béton et d'acier.<sup>4</sup>

Jusqu'alors chacun avait gardé le silence. C'est avec véhémence que la contradiction fusa. Longtemps, trop longtemps refoulée au sein de ces hommes et de ces femmes propulsés malgré eux dans un univers démoniaque, alors que la grosse majorité n'avait rien demandé et ne serait certainement plus de ce monde sans la pressante et persuasive argumentation de Signac le Sauveur pour être ces élus, les continuateurs de la race, les Elohim des temps modernes. Et voilà que le meneur se retournait

---

<sup>4</sup> King Lear : double allusion, à la pièce de Shakespeare d'une part et à l'anneau de stockage d'antiprotons lents de basse énergie du Cern d'autre part (Low Energy Antiproton Ring)

en quelque sorte contre eux, les accusant sans vergogne d'une erreur de jugement !

Comme par magie Eric Muller retrouva tout à coup sa personnalité d'antan, à une époque où il était ce Chef de Clinique redouté à Saint Louis, implacable envers le personnel, terrorisant les infirmières et piquant des colères homériques pour le moindre manquement. Il se dressa de toute sa taille, malgré le ridicule de sa simili-armure, prêt à faire face, les yeux brillants sous les lentilles de contact :

– Pierre tu dépasses les bornes. Déjà que je me demande jusqu'à quel point nous n'aurions pas du choisir le plus simple, mourir comme les autres. Mais non content de nous avoir entraînés dans cette galère tu as le toupet de nous reprocher nos professions, alors que tu nous as choisis ! Certains soirs – c'est d'ailleurs un euphémisme car il faudrait que le temps se mesure à notre regard dans cette obscurité continue – j'ai envie d'en finir tu comprends ? Mais nous ne sommes que trois médecins dont un psychiatre pour cette communauté de dingues. Léger comme effectif, alors le valium vient à mon aide en attendant de passer au stade des amphés. Donc je n'ai absolument rien à faire de tels états d'âme. Commande si tu veux mais en demeurant cohérent. Il n'y a plus de loi Signac, plus de tribunal, rien. La solitude collective. Les cendres, une terre maudite. Prends garde à toi avec tes excès et ton égocentrisme. Dieu est mort pour nous. Suis-je assez clair ?

De Fresne ne répondit pas. Un bizarre rictus déformait la commissure des lèvres, lui prêtant un invisible aspect un peu démoniaque. C'est Vanessa Ribera, l'informaticienne, qui intervint. Elle paraissait écrasée dans sa carapace trop vaste pour une petite

taille de jeune fille. Gigantesque coléoptère qui s'efforçait de maintenir sa station debout pénible et maladroite.

– Je vous en prie Messieurs. Nous sommes tous à bout de nerfs, ce n'est donc pas la peine d'aggraver encore les choses qui sont déjà assez compliquées. On est dans la même galère mais je suis persuadée qu'il y a d'autres survivants et vous savez comme moi que tôt où tard le soleil reviendra pour que cette terre redevienne accueillante !

– Les autres ! éclata Eric, où sont-ils ? A moitié morts de faim et de soif ! Peut-être mangeant des rats et réduits à l'état de sauvage ! Pas d'illusion ma chère, cette faiblesse vous perdra.

Gunther Straüb, l'ingénieur des eaux et forêts, toujours militant écologique malgré le contexte, intervint à son tour d'une voix calme et réfléchie.

– Je pense que la flore va rapidement redevenir normale lorsque les traces du cataclysme disparaîtront, ce qui nous fournira un maximum de possibilités pour construire quelque chose de valable et quitter le sous-sol avec ce qu'il implique de négatif, cloisonnement, claustrophobie, entassement et j'en passe. Nous ne devons pas désespérer mais concevoir déjà un monde à reconstruire. On doit cependant reconnaître qu'il y a du vrai dans ce que vient de dire Pierre, peut-être de façon trop directe, j'en conviens.

Dans les phrases son origine germanique transparaisait, à cause d'un léger accent et du ton guttural qui ralentissait sa manière de s'exprimer.

– Beaucoup de connaissances scientifiques que possèdent certains d'entre nous ne seront, dans un premier temps, d'aucune utilité. Il faudra donc qu'ils

puissent se reclasser dans des besognes manuelles pour parer au plus pressé.

Signac le magnanime changea diamétralement d'attitude, tout en reprenant sa marche, suivi de près par les autres, encore sous l'influence négative de l'altercation.

– J'avoue m'être emporté. Moi aussi je connais les mêmes problèmes d'adaptation doublés par le poids de mes responsabilités, ayant décidé seul cette opération de la dernière chance. Vous avez raison.

Il se tourna vers Muller sans que toutefois on puisse distinguer ses traits sous le casque grossier. Puis habilement il souligna le tutoiement convivial pour donner plus d'impact à ce mea culpa.

– Toubib, bravo, tu te défends bien, preuve que tes réactions demeurent intactes. Il faut des esprits solides si nous voulons durer, franchir le cap.

C'est presque gaiement qu'il acheva.

– Notre expédition est fructueuse aujourd'hui grâce à ce stock de boîtes de conserve qu'il faudra quand même soumettre à l'analyse. Les gens qui résidaient dans cette maison devaient être prévoyants où craindre la famine !

Ils parlaient beaucoup plus rarement car, pour être entendu, à cause de leur harnachement, leur timbre devait bénéficier d'un demi ton au-dessus, diète indispensable, ce qui était une autre cause de fatigue. Les échanges verbaux ne se faisaient qu'avec Signac, incurable bavard, qui ne pouvait s'empêcher de pérorer ainsi avec l'espoir secret de se grandir encore.

Puis sachant que le chemin du retour serait long et fastidieux, de Fresne pressa le pas dans la mesure ou l'accoutrement le permettait. Le groupe disparate

ressemblait à des spationautes sur le sol lunaire, avançant avec cette allure pesante, légèrement balancée, chichement éclairé par des torches munies de batteries rechargeables. Encore une initiative de Signac le prévoyant, qui permettait ces déplacements parfois très loin du Centre, ce cocon bétonné, ce bunker imprenable, seul abri des derniers échantillons de la race humaine.

\*

\*     \*

A l'arrivée, qui se déroula sans problème, Pierre éprouva l'irrésistible envie de se retrouver seul. D'abandonner ses semblables afin de faire une sorte de point, de récupérer un semblant de lucidité.

Après les éternelles réponses aux questions anxieuses de ceux qui étaient restés pour savoir si rien de nouveau n'existait à l'extérieur, de Fresne reprit hâtivement le chemin de l'ancien petit laboratoire. Il était soigneusement aménagé pour ses besoins personnels avec des souvenirs sans valeur de l'ancienne existence, de l'époque où des étudiantes, les yeux brillants, ne songeaient qu'à retenir son attention. Pierre évoquait, mélancolique, l'enthousiasme des sujets d'élite, soigneusement choisis pour l'aider dans des recherches de plus en plus complexes afin de traquer aux extrêmes limites les connaissances humaines, les cernant aux deux frontières opposées de la matière.

Signac se plaisait même à évoquer la structure de la boîte crânienne du Cro-magnon largement égale et sinon supérieure à l'homme moderne, soulignant avec ironie que même le cerveau d'Anatole France de

1000 cm<sup>3</sup> seulement était ainsi loin d'atteindre la taille de ceux de ses lointains ancêtres.

– Même l'intelligence, disait-il en substance d'un ton persuasif, devait être ressemblante, car nous possédons un acquis permettant le développement des sciences grâce à une longue lignée balbutiante de chercheurs. S'appuyant sur ces travaux, on atteint des sommets mais supprimez les bases et nous ne serions pas plus avancés qu'eux en ne pouvant qu'imaginer les choses sans pourtant les prouver ! N'oubliez pas le fameux cinquième postulat d'Euclide – ou d'un ensemble d'individus ainsi appelé – Comme c'est le cas d'ailleurs pour ce groupe nommé « Bournaki » ! Les Grecs ont permis des centaines d'années plus tard la naissance d'une autre géométrie et une partie de la relativité générale. Où puisèrent-ils leurs sources ? Très certainement dans des connaissances encore plus anciennes et disparues depuis.

Ces discours enfiévrés dont il se souvenait avec mélancolie lui remettaient du baume au cœur, permettant les retrouvailles avec sa nature véritable où l'ego ne connaissait plus les atteintes du doute, des interrogations.

Signac le solitaire soupira en évoquant la magnifique période de son summum, toute remplie de plénitude béate, faite de gloire et de réussite. Puis le cours de ses pensées se détourna vers leur situation actuelle, plus prosaïque, qui réclamait sans conteste d'autres concepts pour rétablir l'ordre, éviter les déviances.

Signac maudissait ce catastrophique séisme des Etats-Unis. Tout avait commencé par des éruptions volcaniques sous-marines décelées par les sismographes dans une zone située non loin de la basse

Californie par 20° de latitude nord et 118°16' de longitude ouest. Il était alors difficile d'en apprécier exactement les conséquences malgré l'extrême fiabilité des appareils utilisés dans ce but. Or des failles telles que San Andréas sont liées au volcanisme et découlent de la tectonique des plaques. Cette fois-ci, malgré les précédents, l'amplitude maximale et la période critique demeuraient imprévisibles. L'indice d'explosivité égal ou supérieur à 5 paraissait tributaire d'une variable aléatoire impossible à déterminer. Ce qui se traduisait sur une étendue allant de l'Alaska au Nouveau Mexique par des soubresauts sporadiques, de gigantesques raz de marée que complétaient les contrecoups touchant les îles polynésiennes, le détroit de Béring, les îles Aléoutiennes et le Japon. Déjà le golfe de Californie paraissait rayé à jamais de la carte !

Mais Signac se moquait totalement de ce cataclysme « terrestre » créant tout au plus une blessure du manteau malgré le nombre de victimes, mais non l'holocauste général suite à la collision avec l'astéroïde.

De Fresne jugeait indispensable à l'époque de hâter les préparatifs car, lorsque les médias révéleraient simultanément les deux épouvantables fléaux, les conséquences seraient catastrophiques. On évoquerait le châtement divin, les anciennes prophéties, D'autres se livreraient aux pires exactions, n'ayant plus rien à perdre. Une situation rendue très vite incontrôlable sur toute l'étendue du globe ! Et c'est ce qui ne manqua pas de se passer.

Fort de cette expérience, le caractère tout d'une pièce de Signac se renforça. Il s'arrogea une sorte de droit de vie et de mort sur cet ensemble d'individus choisis parfois au tout dernier moment et qui représentait « son » peuple.

A ses yeux, le pouvoir, en aucune façon, ne pouvait se partager. Il laissait croire que chacun avait son mot à dire, des suggestions à communiquer ex officio mais ce n'était qu'une illusion créée par ce marchand d'espérance, dispensateur prodigue d'avenir ! La science fut un moyen commode d'asseoir ainsi une certaine autorité. Un sens inné de la dialectique qui faisait merveille auprès de gens plus habitués aux recherches de laboratoire qu'à des problèmes d'évolution sociale.

Pierre songea à une indispensable redistribution des cartes. Il devrait élever Arnaud Gimon d'Estrague au rang de « joker » ! La personnalité nonchalante qui dissimulait une intelligence aiguë de son ami devrait faire merveille pour servir d'aiguillon. D'autant que cet architecte de 58 ans ne s'embarrassait guère de scrupules. Signac le soupçonnait de s'être accouplé avec la photographe italienne Gina Peretti dont le tempérament volcanique se lisait dans les yeux noirs, toujours à l'affût, tributaires d'une sorte de déformation professionnelle.

Pierre s'en moquait d'ailleurs totalement, dans la mesure où une liaison de ce genre ne risquait pas d'entraver ses projets. Normalement la terrible nuit qui envahissait la terre devrait cesser peu à peu d'ici quelques mois et ils passeraient au stade très délicat d'une adaptation de vie à l'air libre... où ce qu'il en restait !

L'américaine Nancy Desmond, une excellente psychiatre, l'avait mis en garde contre les traumatismes éventuels qui risquaient d'apparaître à tout moment à l'intérieur de la petite communauté. Ils avaient longuement discuté de la chose à la veille de la catastrophe et le choix de Signac recueillit alors

une entière approbation mais la jeune femme, forte d'une grande expérience, avait énergiquement souligné la différence entre le spéculatif d'une situation théorique et sa réalité. Les réactions de certains lui donnaient d'ailleurs raison puisque Eric Muller avait dû mettre sous surveillance médicale une dizaine de sujets.

D'autre part, au plan général, on sentait parfois un désarroi psychologique, qui se traduisait chez les uns par une profonde mélancolie dérivant assez vite en troubles neurasthéniques et chez les autres par une forme d'agressivité non dissimulée.

Quel pouvait être l'exutoire pour redonner un certain moral à l'ensemble de la petite communauté ? S'adressant à une élite, il lui était impossible de trop forcer la dose en prédisant une prochaine période dorée. Il s'en voulait aussi de cette ridicule réaction à l'extérieur qui ne ressemblait pas au comportement habituel de Signac le magnifique !

La tendance à s'attribuer des qualificatifs lui était venue lorsqu'il avait commencé d'envisager le repli dans son nouveau bâtiment d'un certain nombre d'individus assurant la survie de l'espèce. Signac trouva l'idée grandiose, digne des plus grands. Sa mégalomanie prit le pas sur tout le reste. Tour à tour Pierre se vit rendant la justice à la manière de Salomon, formant les couples d'après les meilleures alliances génétiques, fournissant le nécessaire aux imprévoyants et devenant le Chef, la tête, le sommet de la future humanité !

Peut-être avait-il trop négligé dans ce concept bien édulcoré les réactions parfois animales de ses semblables ? Signac le magnanime allait forcément trouver une solution. A l'aide inconditionnelle de

Gimon d'Estrague il pouvait, bien entendu, ajouter celle de Dominique Brasseur, sa jeune maîtresse, aux candides yeux verts, à la voix apaisante, qui ne se posait jamais de question. Fidèle comme un petit animal reconnaissant à celui qui avait un jour daigné baisser les yeux sur elle...

Pour l'instant Pierre se contentait de cette reposante liaison. Chaque soir il éprouvait un grand plaisir à exposer ses plans concoctés dans la journée à la jeune femme déjà couchée qui l'écoutait avec une sorte d'extase mal dissimulée. Cette étrange dévotion devenait un stimulant indispensable, comparable à un alcool fort, qui remue les sangs et stimule l'esprit créateur.

L'énumération du clan des « inconditionnels », des fidèles, reprit le cours de ses pensées tandis que les personnages se précisaient en fonction des caractères. Un autre pouvait avoir sa place du côté positif du bilan.

John Simpson, par exemple, l'informaticien un peu timide d'origine anglaise, amateur de petites sculptures exécutées avec de la glaise. Il devrait facilement gagner à sa cause ce personnage rêveur, trop passionné par sa manie puérile et les ordinateurs pour se questionner vraiment.

Au fur et à mesure qu'il accomplissait son énumération mentale, de Fresne reprenait courage. L'histoire avait abondamment prouvé qu'un petit groupe de gens dévoués permettait de renverser des montagnes. En possession de cette logistique potentielle restait à trouver une motivation. Evidemment l'avenir au premier chef. L'astrophysicien était bien placé pour savoir qu'il ne serait pas rose mais on pouvait minimiser certains paramètres. L'histoire des rats garantissait de réelles

possibilités de réadaptation. Puisque la grosse majorité se basait sur le principe que d'autres pouvaient avoir survécu, rien n'empêchait d'entretenir cet espoir en imaginant des rencontres possibles lorsque les moyens de transport seraient mis au point. C'était bien le diable si le cataclysme n'avait pas épargné une quelconque réserve d'essence et au moins un véhicule, parmi des centaines de milliers, apte à pouvoir encore fonctionner.

Pierre ne se faisait aucune illusion, mais il devait jouer le jeu. Il en était là de ces réflexions calculatrices lorsque Vincent Forest, le chirurgien, fit brutalement irruption dans le petit local. Un tel comportement était bien dans la nature de l'individu : violent, emporté, il était sujet à des impulsions immédiates. C'était d'ailleurs l'un des rares points communs qu'il partageait avec Eric Muller son confrère.

Le crâne dégarni du colosse se plissait au-dessus du front, virant au rouge brique.

– Signac, la situation devient intenable, vous m'entendez ? Ils abandonnent tous l'espoir de quitter un jour ce fichu abri et moi aussi d'ailleurs. Si nous devons continuer à vivre comme des rats j'assume l'euthanasie pour ceux qui le désirent et avec le plus grand plaisir. Où en êtes-vous donc, les physiciens, dans vos savants calculs pour nous dire ce que sera demain ? J'admire votre sang froid lorsque vous nous servez vos habituelles balivernes du style « Il y a eu des précédents » ou « C'est une situation momentanée ». Le merdier mon cher, dans toute l'acceptation du terme. Nous sommes foutus, à quoi bon se voiler la face ?

Forest n'avait jamais pu tutoyer de Fresne.

– Muller pense comme moi mais ne le laisse pas encore paraître. Nancy fait son possible alors que l'état mental de chacun se dégrade à la vitesse grand « V ». Et vous jouez les empereurs romains, isolé sur un trône de pacotille ! Insensé ! En tout cas je vous rends mon tablier. D'ailleurs je ne sers à rien en tant que chirurgien. Ma vocation n'est pas de bourrer les patients de neuroleptiques pour qu'ils atteignent une sorte de flou artistique !

De Fresne tranquillement laissait passer l'orage. Il connaissait le cœur d'or du géant et savait que le calme succéderait à la tempête, son trop plein déversé. C'est ce qui arriva. Alors d'une voix étrangement douce Pierre répondit :

– Je vous donne raison, Vincent. La situation devient dramatique mais vous me connaissez assez, je pense, pour savoir que même ce creux de vague était prévu.

Machinalement il passa une main dans les plis en désordre de l'abondante chevelure poivre et sel, dressé de toute sa taille pour ne pas subir la domination de cet interlocuteur forgé à l'image de Samson. Nous en arrivons au terme le plus dur de l'épreuve. Je sais que ce n'est plus qu'une question de jours, six semaines au plus, avant de pouvoir gagner l'extérieur et nous y installer peu à peu. D'ici là il faut bien tenir vaille que vaille. J'en appelle à la déontologie de votre métier pour mettre tout en œuvre afin de calmer les esprits.

Forest avait enlevé ses lunettes d'écaille et en essuyait consciencieusement les verres à l'aide d'un mouchoir. Il évitait aussi de regarder le chercheur qui lui faisait face, maintenant un peu honteux de cet emportement. Les grosses mains légèrement velues

manipulaient la monture dans tous les sens et le médecin semblait se concentrer sur cette tâche comme si sa vie en dépendait. Conscient de l'état d'esprit du chirurgien, Signac sentit la partie gagnée pour le moment mais l'intervention représentait une alerte qui n'était pas à négliger.

– Je veux bien, dit l'autre d'un timbre bougon. Mais gare à la casse. Je crains l'entraînement, une cascade à la chaîne capable de tout bouleverser.

– Nous allons sérieusement nous en occuper.

De Fresne utilisait son expression favorite, le « nous » royal, dominateur.

– Je comprends cette réaction viscérale d'autant que nous avons affaire à des esprits trop faibles malgré une position sociale relativement élevée. Mais celle-ci devient indirectement la cause de ce comportement. Détruisons le cocon et tout se désagrège. Mon blockhaus représente la forteresse inexpugnable quoique rébarbative, inhumaine structurellement parlant ! J'en suis fier ô combien ! Nous lui devons la vie ! Est-ce suffisant ? Eh bien non ! Le grand risque à écarter demeure le quotidien avec la rupture des habitudes, l'absence de confort, les dangers de l'extérieur, la promiscuité parfois malsaine, toujours désagréable ! Pourtant ces deux groupuscules avec lesquels nous étions au début de l'épopée en relation audio auraient tout donné pour être à notre place ! Ingratitude capricieuse des nantis ! Nous allons donc mettre un terme à cette petite révolte larvée.

Puis, sourcils froncés, il regarda longuement Forest prostré maintenant sur une chaise trop petite pour lui. Cette masse imposante de chair n'était plus